



Ferrara, Sandra

Extrait de *binarii*

Mentor: Céline Zufferey

È arrivata l'ora della partenza... Elle est arrivée l'heure du départ. L'heure du départ est arrivée. C'est le moment du départ. L'heure du départ est là. Le départ est arrivé. Il est arrivé le départ. Impossible de rendre à l'écrit ce que véhiculent ces mots et ces sons au moment même où ils sont prononcés. Les voix sont différentes à chaque fois mais toutes donnent à cette sentence la même intonation : *È arrivata l'ora della partenza.*

Telle une mélodie macabre, on me répète cette phrase toujours au mauvais moment : trois jours avant de rentrer en Suisse, au moment des adieux lorsque nous faisons le tour des maisons du village le jour-même ou la veille du départ du train. Souvent sur le quai de la gare, lors de cette interminable attente sur les petits bancs en marbre face au grand panneau bleu.

Je réponds systématiquement à ces mots si contrastés par un sourire ou un haussement d'épaule, seuls moyens que je trouve pour éviter de parler italien ou le dialecte gallo-italien dont je ne peux toujours pas honorer les accents. S'ensuivent de longs échanges de sourires attendris entre mes interlocuteurs et moi, de soupirs et de regards qui se baissent. On abdique face au temps.

La sonnerie annonçant l'entrée du train en gare s'enclenche de longues minutes avant son arrivée, les gens continuent de traverser les voies avec leurs valises, leurs canaris en cage et leurs cartons remplis d'aubergines, de citrons et de ricottas fumées. Le vent souffle généralement très fort dans cette gare et soulève la poussière du ciment des constructions adjacentes. Il ne me reste en tête que l'azur du tableau de la gare et le gris de l'horizon lorsque je monte à bord de ce train qui nous transporte vers un bleu plus sombre et froid, celui des panneaux arborant les gares suisses.

double

Les paysages devenaient familiers à peine sortis de ce dangereux zigzag, *la costa* comme on l'appelait, avec son lot fréquent d'éboulements et de gros rochers sur la chaussée qu'il fallait enlever soi-même ; frein, point mort, frein à main, enlever la ceinture, ouvrir la portière, descendre de la voiture, prendre le ou les rochers à deux mains et le, les déplacer sur le côté en faisant bien attention à ne pas chuter de la falaise tellement le chemin était étroit, se rasseoir, fermer la portière, oublier de mettre la ceinture (volontairement), remettre la première vitesse, ôter le frein à main, puis repartir. Il y avait cette piste finalement droite durant 500, 600 mètres, puis un virage traître qui nous conduisait directement à la source où nous remplissions les bidons d'eau en été. Le sol avait changé de textures plusieurs fois depuis l'arrivée à la gare et il allait émettre encore diverses tonalités avant d'arriver là-haut. Colonne sonore du retour au pays, expression détournée qui sied si bien à ce défilé de sensations. On y était presque. Encore une voie droite où on avait envie d'accélérer sachant qu'au bout de 300 mètres, la voiture allait faire un bond et atterrir sur la route dénivelée d'un mètre, juste avant le virage. Haut-le-cœur et excitation garantis. Plus loin la surface en bitume du sol confère soudain à l'ambiance intérieure du véhicule un étouffement de plus. Personne ne parle. J'ai la joue droite collée à la vitre et observe la vue depuis que nous sommes arrivés, mais avec plus de concentration depuis que nous avons dépassé *la costa*. Nous sommes en 1987 ou en 1990, peut-être en 1994, peu importe, c'était toujours le même rituel. Il allait y avoir encore un, deux, trois virages, peut-être quatre et les premières maisons allaient apparaître. Sur la gauche en contrebas, le fleuve, enfin... plutôt son lit, les pierres, le gravier et ce minuscule filet d'eau qui ressemblait davantage à une rigole. En été, malgré le son du moteur et de l'asphalte, on entendait les grillons chanter très fort, et on humait cette odeur si particulière là-bas. Une sorte d'essence originelle que je respirais en fermant les yeux. Mes organes vitaux assimilaient instantanément l'information : nous sommes de retour.

Au rond-point, il faut aller tout droit et ne pas tourner à gauche sur le pont. Ce pont d'ailleurs m'est toujours paru bienveillant, pas franchement une

double

grande réussite en termes d'architecture, comme la quasi-totalité des constructions là-bas, et voilà qu'aujourd'hui je me dis qu'il garde en lui bien des secrets. Une femme s'est récemment jetée de son bord, dans le vide. Dans le fleuve devrais-je dire, mais il n'y a pas d'eau là-bas, raison pour laquelle je ne comprenais pas quand on me disait que c'était *il fiume*. Hein ? Mais dans un fleuve il y a de l'eau et là il n'y a pas d'eau...Ce n'était pas la seule incohérence, c'était peut-être à cause de la langue mais il y avait d'autres notions que je ne saisisais pas vraiment. Les saints étaient « sortis » lors de certaines processions, d'où les sortait-on ? De leurs tombes ? Quelle image d'horreur, je préférais ne pas y penser. De la même manière que je détournais la tête pour ne pas voir les deux grands cyprès sur la colline à gauche, plantés à l'entrée du cimetière là-haut. Mon père mettait plus de gaz car la montée s'intensifiait et nous étions quatre à bord, plus les valises et les paquets. Plus que quelques kilomètres et nous y étions. On allait pouvoir se dégourdir les jambes, embrasser la grand-mère, savourer son ragoût, quelle que soit l'heure, et faire les lits avec les draps humides dans lesquels nous allions passer la première nuit. *Mia rara*, mon trésor, disait-elle, avec sa petite voix aiguë. Ses mains étaient douces et son visage à chaque fois plus ridé, de larges plis sillonnaient son front et ses petits yeux bleus se voyaient à peine au fond de ces deux cavernes creusées juste en-dessous. L'air n'était plus le même, mais il était à chaque fois reconnaissable. C'était là, c'était là que tout avait dû commencer un jour.

Le balai cogne contre tous les meubles, les casseroles font un bruit d'enfer, on entend les chiens, les tronçonneuses, les voitures qui klaxonnent en passant devant la maison et ma mère qui parle fort. Encore envie de dormir. Je dors dans la chambre de ma grand-mère, je vois que son lit est déjà fait, elle a dû comme d'habitude se lever aux aurores. J'émerge. Je traîne un peu parce qu'il va falloir aller saluer tout le monde, faire le tour du village, parler en italien, sourire à tout le monde, faire la bonne gentille fille. Je déteste ça. On va me scruter, me toucher, me parler, me demander quand est-ce que

double

nous sommes arrivés, comment va mon frère, quelques-uns feront des remarques sur mon physique puis ma mère va leur dire que nous sommes pressées et que nous devons aller chez sa nièce, là-haut, celle que tout le monde méprise à cause de son passé, celle que je préfère et qui me prend souvent avec elle dans sa voiture pour me raconter son passé, justement. Sa vie a flanché le jour où je suis venue au monde. Un lundi de janvier, en 1977. Elle commet la faute d'aimer un homme sans être mariée et se retrouve enceinte de mon petit cousin, né jour pour jour neuf mois après moi. « Si cette fille a fait ça avec moi, elle pourra recommencer avec un autre ». Fin de l'histoire. C'était son amoureux, son *fidanzato*, *su zittu* qu'elle rencontrait en cachette lors de *passeggiate* le soir et qui lui offrait de l'eau de parfum de jasmin pour la chouchouter. Elle était sage-femme, travaillait « en ville » et aurait pu avorter. Mais elle ne l'a pas fait. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi. Je n'allais pas lui demander pourquoi elle n'avait pas pensé à me priver de mon petit cousin adoré.

Ça fait environ huit ans qu'il purge sa peine. Ces deux dernières années, il a eu la chance de pouvoir sortir de prison et est assigné à résidence. On le sentait un peu venir mais c'est allé très vite : descente de police organisée chez les membres du groupe visé et prison, direct. Je n'ai jamais exactement su ce qui s'était passé. On ne parle pas de ces choses-là, on devine. Et on se tait. Mon petit cousin devenu grand ? Il voulait être géomètre, apiculteur, ingénieur, je ne sais plus. La vie lui a réservé autre chose. Des bagnoles, du fric, des vêtements griffés et une cellule. La dernière fois que je l'ai vu avant son arrestation, il m'avait sèchement lâché une remarque tout à fait blessante : je n'étais rien d'autre qu'une touriste là-bas. Il me l'avait dit sans méchanceté, juste comme ça. Et c'était sans doute vrai. J'emmenais mes amis avec moi, on allait sur les îles éoliennes ou à Taormine, c'était plus joli, plus présentable sans doute. Touriste. J'avais changé de camp.

On me parle en dialecte gallo-italique et je comprends tout ce qu'on me dit. Je réponds en italien, les r demeurent impossibles à rouler mais je peux communiquer. Ma grand-mère n'entend rien de toute façon alors on rit la



plupart du temps et je suis obligée de prononcer les mots en dialecte, ma bouche collée à son oreille. Elle n'entend toujours pas et éclate de rire quoi que je lui dise, ce qui m'amuse beaucoup. On allume le feu de la cheminée ensemble, on s'assied devant et on se réchauffe les mains. On ne parle pas. La télévision est allumée et elle la regarde tandis que j'observe les recoins de la petite cuisine. Bientôt je vais commencer à m'ennuyer et je me lèverai pour aller lire un livre. La chambre est glaciale, impossible d'y rester plus de cinq minutes. Je décide de sortir voir si mon frère est sur le balcon. Mes parents sont là, accoudés à la balustrade et me disent que mon frère est parti faire un tour avec mes cousins. Evidemment on ne m'a pas proposé de me balader avec eux, les garçons. Je vais aller voir la vieille maison de mes grands-parents et fumer une des Marlboro rouge que mon père emporte de Suisse pour les offrir à ses beaux-frères ou neveux. Je ne sais pas fumer et je trouve ça dégueulasse mais je me cache dans un coin pour faire comme les garçons. Il y a bien une fille de mon âge qui fume dans le village mais je ne sais pas trop si j'ose aller chez elle. Au loin je vois d'ailleurs sa mère nourrir leur chèvre. Je n'aime pas trop tous ces animaux, la chèvre, les poules, ça pue. Je pense à mes camarades qui sont au ski, ça aussi je déteste. J'ai envie de voir du monde et il paraît que les jeunes vont aller danser ce soir. On n'écouterà pas Depeche Mode ou The Smiths mais je m'en fous, il y aura peut-être ce garçon qui me plaît.



Tous droits réservés.

Ce texte a été rédigé dans le cadre de la plateforme littéraire *double* du Pour-cent culturel Migros.

www.double-plateformelitteraire.ch